

Laisse-moi te raconter mon dernier voyage avec la fille « manouche » des Saintes-Marie-de-la-Mer.

Un conte érotique se déroulant aux Saintes-Marie-de-la-Mer.

'C'est en 1838 que le village prend le nom des « Saintes-Maries-de-la-Mer » et le pèlerinage des Gitans est mentionné pour la première fois au mois de mai, ils viennent de toute l'Europe honorer ici leur sainte patronne, Sarah, la Vierge noire. Au début du mois de juin 1888, Vincent van Gogh, qui vient d'arriver en Provence, fait un court séjour de cinq jours aux Saintes.

Il y dessine et peint notamment les barques sur la plage, le village vu des dunes côtières et quelques cabanes couvertes de sagne".

Wikipedia.

Ce jour-là, les Saintes-Marie-de-la-Mer était envahie par des milliers de pèlerins.

J'ai vu des centaines de figurants, des gens du voyage, des Gitans, des Rrôms, des Manouches, des Sintis, des Romanichels, des Tsiganes, des Bohémiens, des gens de la Camargue et aussi des curieux, ils avaient envahi la plage et débordaient sur la mer jusqu'à mi-jambe. Ils transportaient des étendards religieux, des oriflammes, des reliques qu'ils portaient à bout de bras.

Il y avait beaucoup de musiciens, des guitaristes de flamenco, des accordéonistes roms, des violonistes manouches, des orchestres de cuivre qui jouaient dans un tintamarre indescriptible. Ils provoquaient ou ils accompagnaient ainsi des groupes qui s'agitaient sur des danses gitanes.

Plus loin, j'ai vu la statue de la vierge, la sainte patronne de la ville, elle était noire, elle était transportée par des hommes, il me semblait qu'ils étaient ivres car ils titubaient jusqu'à ce que la statue de la vierge plonge dans la mer. Mais c'était volontaire, une tradition durant ce pèlerinage annuel.

La crypte de l'église de Notre-Dame-de-la-Mer était embrasée de cierges et la chaleur y était si intense qu'on y suffoquait. Des violons et des guitares accompagnaient la marche des fidèles vers l'église. Dans l'église, les fidèles, surtout des femmes, vociféraient leurs prières et leurs invocations devant l'image d'une vierge au visage noir.

Ils présentaient leurs enfants, à bout de bras, à la statue de la vierge, la vierge noire que les pèlerins avaient habillée de multiples robes multicolores et flamboyantes comme étaient les robes des gitanes. Le lendemain, le village était redevenu calme.

J'avais les « blues ». Je suis entré dans l'église forteresse des Saintes, hier encore, pleine d'effervescence. Elle était redevenue silencieuse, calme, un véritable lieu de prières.

Je me suis assis sur un banc à l'arrière de l'église. Il n'y avait que moi dans l'église. J'aime les églises quand elles sont désertes. C'est comme si Dieu existait.

Je l'ai aperçue. Elle était agenouillée sur le devant de l'église, face à la vierge, la vierge noire des «gitans». Elle s'appelle Sarah je crois, certains disent Sarah-la-Kali, en référence à la déesse hindou. On dit que les gitans sont originaires de l'Inde. Je le crois. Tout comme moi, ce sont des « gens du voyage », c'est pourquoi ils sont un peu mes frères, et aussi mes sœurs.

Elle regardait la vierge, absorbée dans une prière, puis elle s'est levée. J'ai pu la voir dans toute sa grâce, vêtue comme une bohémienne, à la manière des filles andalouses, ses jupes multicolores frôlaient le sol. Son visage était bronzé par le soleil, elle portait un turban sur la tête, ses bras étaient bardés d'une multitude de bracelets, de colifichets qui scintillaient dans son déplacement accéléré, c'était une gitane, jeune encore, comment savoir.

Elle s'est approchée de moi. Elle m'a regardé et elle s'est assise à mes côtés, si près de moi. Je n'ai pas compris ce geste. Pourquoi alors que l'église était vide, et qu'elle pouvait s'asseoir n'importe où ? Un geste d'amitié sans doute, pour l'étranger que j'étais, ni manouche, ni rom, ni gitan. Un échappé de l'autre côté de son univers à elle, ou pour une toute autre raison sans doute.

J'aurais pu imaginer tous les à-priori véhiculés sur le dos du peuple des gitans, cette fille trop aguichante et trop insistante à mes côtés, j'aurais pu la repousser, je ne l'ai pas fait. Je suis resté là à ses côtés, silencieux et attentif.

J'attendais, fasciné, qu'elle me parle ou j'imaginai une aventure avec elle, peut-être. Elle me regardait droit dans les yeux, des yeux d'un noir perçant, elle était comme un oiseau blessé, elle semblait me supplier, m'implorer, m'inviter à parler.

"Je m'appelle Marah » me dit-elle soudainement, *"et toi, quel est ton nom ?"*

J'allais dire mon nom véritable, j'ai hésité et je lui ai répondu « Pierre », sur le coup j'ai pensé inventer un nom, pourquoi pas.

"Je t'appellerai Marco, ce sera plus joli" m'a-t-elle répondu avec cette voix légèrement enrhumée que je découvrais et qui lui convenait si bien. J'étais étonné, elle avait deviné mon nom véritable, Marco.

"Chaque 24 mai, plus de 10 000 gens du voyage, des roms, des manouches, des gitans, des sintis et autres romanichels affluent de toute l'Europe vers Saintes-Maries-de-la-Mer pour vénérer leur sainte "Sarah la noire" ou Sara-la-Kali, et baptiser leurs enfants selon le rituel catholique.

En juin, le village accueille une Fête Votive, au cours de laquelle les jeunes et les "festaires" du village animent les rues et places, vêtus aux couleurs de la Fête, se mesurant aux taureaux au cours d'Abrivado, de bandido et de courses de taureaux improvisées.

Autour du 14 juillet, le village organise pendant trois jours une Feria du Cheval, qui présente des spectacles inspirés des piliers de l'identité camarguaise que sont le Cheval, le Taureau et la musique gitane.

Le 11 novembre, le Festival d'Abrivado regroupe plus de 200 gardians et 1000 chevaux venus de toute la Provence sur les plages des Saintes Maries exceptionnellement ouvertes aux cavaliers et à leur montures.

Pendant les fêtes de fin d'année entre Noël et jour de l'An, le village présente un programme d'animations témoins de la tradition camarguaise. Ainsi, on peut assister à un Abrivado aux Flambeaux (lâcher de taureaux emmenés par des gardians portant des flambeaux), que les visiteurs peuvent admirer à la tombée du jour.

Chaque année a lieu aussi la Festo Vierginenco, qui est la cérémonie, pour les filles âgées de 16 ans, de passage du statut d'adolescente à celui de jeune femme.

Wikipedia.

Nous n'avons rien dit pendant un court instant, nous nous regardions dans les yeux, elle souriait gentiment, sa bouche était légèrement ouverte et j'y percevais de légers soupirs. Sa main toucha la mienne, elle me la serra avec force.

Du cœur de l'église me parvint un léger bruit, j'avais aperçu une ombre qui gravitait autour de l'autel, un prêtre ou simplement le sacristain occupé à préparer quelque rituel eucharistique, il avait perturbé légèrement le silence de la voute, il ne sembla pas s'apercevoir de notre présence et de notre trop intime proximité.

Sans me quitter des yeux, elle s'est penchée sur moi, elle appuya sa tête sur mes genoux, et tout en gardant les yeux fixés sur moi, elle ouvrit ma braguette et elle dégagea doucement mon appareil génital de sa prude cachette, elle ne démontrait ni pudeur ni gêne, elle manipula mon pénis doucement jusqu'à ce qu'il se cambre comme un étendard triomphant; j'ai pensé à ce moment aux étendards religieux qu'on avait plongé dans la mer, c'était hier encore. Mon étendard, je le voyais parmi les étendards sanctifiés, une aberration lubrique, tellement lubrique qu'il me sembla que cette image m'était suggérée par mon subconscient, je me suis retenu un moment.

J'ai tout de même joui, j'ai joui alors qu'elle engouffrait mon pénis au plus profond de son œsophage ; je n'avais jamais cru pouvoir aller aussi loin dans les couloirs secrets d'une amoureuse aussi frêle et fragile qu'elle était.

Le sacristain venait de se déplacer, il se tourna vers la nef. J'ai plié les genoux, je me suis agenouillé, je ne l'avais pas fait depuis des lunes et j'ai regardé la vierge, la vierge noire qui me fixait et qui souriait pendant que je me libérais de ma semence en un long jet, aussi long qu'un ultime orgasme avant d'entrer au paradis des gitanes. Sa bouche, sa bouche gourmande comme l'entre du paradis avait englouti mon membre et toute ma semence avec, j'ai joui comme jamais auparavant et j'aurais voulu qu'elle jouisse tout autant que moi et c'est ce que j'ai perçu dans ses yeux et ses gloussements expressifs de petite bête affolée.

Elle s'est alors relevée, aussi digne qu'elle l'était avant ce rituel érotique, elle me tenait par la main pour m'aider à me relever de ma prostration et nous avons ainsi quitté l'église des « Saintes-Marie-de-la-Mer », comme s'il ne s'était rien passé, main dans la main et nous avons marché ainsi jusqu'au-delà les murailles de la ville sainte.

Nous avons atteint le camp des « gens du voyage ». Il était situé sur un terrain vague à la limite de la ville.

Nous avons marché parmi les caravanes, les roulottes, les véhicules, les verdines et les attelages de chevaux rangés dans un désordre indescriptible. Les gens que nous croisions nous regardaient surpris, quelques fois incrédules, hostiles.

Des hommes se regroupaient, ils nous suivaient comme s'ils voulaient nous encercler.

Marah ne bronchât pas, elle était imperturbable, sure d'elle-même, j'étais plutôt inquiet, je me demandais pourquoi je l'avais suivie, j'aurais voulu rebrousser chemin, elle me retenait par la main pour m'empêcher de fuir et je la suivais, docile.

Les hommes s'interposèrent devant nous comme pour nous défendre l'accès au camp et Marah fonçait sur les hommes sans broncher.

Puis des femmes s'approchèrent, quelques unes se regroupèrent, puis toute une armée de femmes s'interposèrent entre nous et les hommes, elle vociféraient contre les hommes pour les empêcher de s'approcher de nous.

Nous avons ainsi traversé le camp jusqu'à une roulotte magnifiquement décorée de fresques multicolores, isolée parmi d'autres verdines et roulottes. C'était semble-t-il la verdine de Marah. Marah m'entraîna et nous entrâmes par la porte arrière de la verdine.

Aussitôt à l'intérieur de la caravane, elle s'empressa de me dévêtir et elle me poussa rudement sur le grabat qui trônait sur le côté gauche de la roulotte. Elle m'a regardé ainsi pendant un long moment, elle riait tout en me fixant des yeux, j'avais honte de ma nudité face à cette femme devenue soudainement sauvage comme un animal, elle semblait jouir de ma gêne, puis elle se mit à se dévêtir, lentement, d'une façon calculée comme si elle simulait un strip-tease érotique pour me faire jouir sans qu'elle ait à me toucher ou à manipuler mon membre comme elle l'avait fait, sans tabou, devant Sarah, la vierge noire et je pensais qu'elle était elle-même Sarah-la vierge-gitane. Nous avons fait l'amour, j'étais rassasié et calme, elle était allongée en amoureuse sur moi. Elle ne parlait ni ne riait.

J'avais jeté un regard distrait vers la statue de la vierge qui trônait au fond de la verdine, j'étais étonné par la présence d'une boîte qu'elle avait transporté avec elle durant tout le trajet de l'église à son gîte; elle l'avait placée là avec précaution et s'était prosternée pour une courte prière à la vierge. J'étais intrigué ou curieux, je lui avais posé la question, sans appréhension, sur la signification de cette boîte et de son contenu, que je soupçonnais être une offrande à la vierge.

"Ce sont les cendres de mon mari" m'avait-elle répondu.

"Lui, je l'ai tué et ce sont ses cendres car j'ai brûlé son corps.

Il ne m'aimait plus, peut-être ne l'avais-je jamais aimé.

Mais toi, toi je t'aime et tu seras « manouche » avec moi."

Elle s'est alors levée, elle était nue et belle comme une déesse, elle s'est précipitée hors de la roulotte faisant fi de la présence de la foule des gitans qui gravitait autour du camp.

Des femmes s'attroupèrent autour d'elle, elles entrèrent avec elle dans la roulotte

et en me découvrant nu sur le lit, elles me prièrent de sortir et devant leur indiscutable assurance, je fis ce qu'elles dirent.

Du dehors, j'entendais les pleurs de Merah car je reconnus sa voix malgré qu'auparavant, je n'avais entendu d'elle que son rire, j'entendis ses pleurs pendant que les femmes violaient sans doute son hymen, son hymen déjà déchiré puisqu'elle fut mariée avec celui qu'elle n'aimait pas et que je l'avais moi-même pénétrée, car je l'aimais et ce fut avec une telle vigueur qu'aucune porte n'aurait pu résister à cet affront.

Cependant je les ai vues, ces femmes qui sortaient de la verdine et qui criaient et qui chantaient et qui exhibaient le « panouelo », ce mouchoir taché du sang de Merah, mais de quel sang pouvait-il s'agir puisque j'avais pénétré l'hymen de Merah sans rencontrer d'obstacle et que son mari l'avait fait sans doute avant ce simulacre de rituel dirigé par l'«aroutadoura », la mère des gitans du camp.

C'est ainsi que commença le rituel étrange de notre mariage car c'est ainsi qu'il fut fait et je fus marié à Merah dans la société fermée des gitans, pour le meilleur et pour le pire.

La fête dura toute une nuit et provoqua des rires, des pleurs, des crises, des rixes et qui sait, des crimes.

Ils étaient tous là, des femmes Romnia avec leurs longues robes à fleurs, des Gitanes habillées comme des andalouses, des jeunes filles sexy perchées sur des talons exagérément surélevés, des hommes en chemise blanche et portant des chevalières d'or aux doigts, d'autres qui portaient des tatouages sur le bras et des chapeaux aux larges rebords, des enfants en guenilles et le visage fardé comme des clowns.

Il y avait beaucoup de musiciens, des guitaristes de flamenco, des accordéonistes roms, des violonistes manouches, des orchestres de cuivre qui jouaient dans un tintamarre indescriptible. Ils provoquaient ou accompagnaient ainsi des groupes qui s'agitaient sur des danses gitanes.

Puis on s'empara de Marah et aussi de moi et l'on nous souleva au-dessus des têtes des assistants ce qui suffit à m'enlever toute inhibition, j'étais semble-t-il accepté par la communauté gitane.

Puis tout ce beau monde disparut soudainement dans la nuit et ce fut le silence.

C'était au petit matin, je les ai vu s'approcher. C'étaient des gendarmes. Ils étaient des centaines. Ils encerclaient le campement. Quelques gendarmes se sont approché de la roulotte. Marah reposait encore dans mes bras. Ils se sont emparé de moi par la force, ils ont violenté Marah pour qu'elle lâche prise.

On m'a retenu en garde-à-vue pour le meurtre de Paulo le mari de Marah. Je suis maintenant libre car on n'avait aucune preuve de ma responsabilité dans la disparition de Paulo.

Je ne revis plus Marah, elle avant quitté le camp avec les gens du voyage.

Marco Polo ou le voyage imaginaire (Contes et légendes, février 2015) © 1998 Jean-Pierre Lapointe Lecture multimédiatique sur le site suivant: <http://www.marcopoloimaginaire.com/contes6b.htm>

(2448 mots) corrigé 2017